CHAPITRE I

Prescott et Gachard sont les deux historiens étrangers qui se sont occupés, avec le plus de profondeur et de philosophie, du règne de Philippe II et de la mort de son fils don Carlos.

M. Charles de Moüy a voulu être plus investigateur que les deux historiens ci-dessus sur ce même sujet, et pour excuser Philippe II, il présente des faits, se livre en sa faveur à des réflexions qui deviennent la plus grave accusation. Je regrette, pour ma part, qu'un écrivain qui commence d'une manière si brillante, que l'Académie française a couronné d'un laurier si mérité, n'ait pas trouvé, dans sa recherche de documents, la lettre de Philippe II au cardinal Pacheco. Son honnêteté et son impartialité en auraient fait usage pour porter un jugement exact, et il aurait émis une opinion décisive sur un

fait qui ne présente déjà plus d'équivoque aux yeux des historiens.

M. de Moüy, j'en suis sûr, qui a traité cet événement avec tant de succès et d'éclat, réimprimant son œuvre, se livrera à d'autres réflexions qui se rapprocheront davantage de la vérité et qui seront plus justes.

Indépendamment de leurs propres travaux matériels dans les archives étrangères, ces historiens ont été secondés dans la recherche des documents par les hommes les plus éclairés de l'Espagne et, entre autres, par le savant et modeste don Miguel Garcia, archiviste de Simancas. Il est impossible d'oublier sa bonté, à plus forte raison ne peuvent ne pas s'en souvenir ceux qui, comme moi, ont passé des journées à côté de lui, en étudiant le nombre infini de manuscrits confiés à ses soins.

Rien n'est admirable comme la connaissance que possède ce bibliophile, des immenses liasses des archives de Simancas qu'il a lui-même mises, presque toutes, en ordre, et la sûreté avec laquelle il va les chercher, pour les donner à la personne qui vient dans ce dépôt, munie de l'autorisation royale, exigée, depuis quelques années, pour étudier les papiers qu'elles renferment.

Gachard, dans son ouvrage, consacre un souvenir à cet homme distingué ; pour moi, je ne peux m'empêcher de lui payer ici un tribut de reconnaissance, non pas tant pour les services qu'il m'a rendus dans la question qui m'occupe en ce moment, que dans

d'autres, en me fournissant une infinité de faits d'une nouveauté et d'un intérêt des plus grands.

M. Gachard a cherché, avec un zèle incroyable, tous les documents qui pouvaient avoir quelque rapport, par action ou par paroles, avec la mort de don Carlos, et cela, non-seulement à Madrid, mais encore dans les archives de toutes les nations avec lesquelles l'Espagne était alors en relations diplomatiques.

Il est impossible de déployer un plus grand zèle, d'être animé d'un plus vif désir, d'être doué de plus de science pour réunir les preuves d'un fait aussi obscur et aussi difficile à éclaircir. A qui une pareille obscurité peut-elle nuire ? Au persécuté ou au persécuteur qui a détruit toutes les preuves ? Au bourreau ou à la victime ?

Le mort n'avait d'autre défense que ses actions, son martyre et la manière dont il fut sacrifié : tout a disparu ; la seule chose qui resta de l'infortuné don Carlos, ce fut son cadavre que la science n'alla pas reconnaître ; cadavre revêtu d'une tunique de franciscain et enveloppé dans un manteau de dominicain. Et qui sait encore si ce cadavre resta longtemps dans la bière ? Qui sait si les restes qui furent plus tard transportés à l'Escurial, par ordre du roi lui-même, furent bien ceux de son malheureux fils ? Celui qui faisait disparaître toutes les preuves n'était-il pas capable de faire disparaître la victime elle-même ?

Pour former mon jugement sur l'affaire de don

Carlos je n'ai eu besoin d'autres données que de celles que j'ai trouvées réunies dans la chronique manuscrite d'un couvent de la Castille ; chronique des plus précieuses que je conserve ; chronique écrite, au moment des événements, par des religieux du couvent de l'Abrojo, où Philippe II se retira, pour passer un mois dans le plus complet isolement. Après la mort de doña Maria de Portugal, ces religieux connurent et fréquentèrent le roi, ce n'est pas douteux, et ils savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur tout ce qui regardait ce monarque.

La réunion de toutes ces données et leur conservation, comme celles d'autres histoires, dans la bibliothèque du couvent, afin d'éclairer d'autres prieurs et de suppléer à leur expérience pour les faits de la vie contemporaine, est un travail digne d'éloges. On y voit tout ce qui se passait sous les yeux des chefs de ces congrégations religieuses qui ont disparu de l'Espagne, en emportant, dans leur destruction, la physionomie particulière du pays, les magnifiques foyers de science et de charité. Avec elles a disparu le mystère de la foi profonde qui s'abritait sous les voûtes somptueuses de leurs couvents, et dans ces cloîtres sombres où le christianisme protégeait ses athlètes, frénétiques et intransigeants, mais homogènes dans leur idée ; athlètes toujours prêts à saisir l'épée ou la torche, pour maintenir intact le christianisme et son unité religieuse, semée d'aberrations, de fanatismes et d'idolâtries aussi barbares que celles des nations les plus arriérées du monde.

MARIE DE PORTUGAL

Imp. Vve A. Cadart, Paris.

C'est avec les faits recueillis par ces religieux et les inductions qu'une logique des plus sévères m'a suggérées que je vais entreprendre mon étude sur la mort de don Carlos. Avant tout, j'ai médité avec le plus grand soin non-seulement les documents nationaux, mais encore les histoires de Prescott, de Gachard, de Charles de Moüy, écrivains qui se sont livrés à un travail précieux, méritant la plus grande considération de la part du gouvernement espagnol et des récompenses dignes de penseurs aussi profonds.

Le 15 novembre 1543, Philippe II s'unit, à Salamanque, avec l'Infante doña Maria, fille de Juan III et de Catherine d'Autriche, sœur de Charles-Quint. Philippe II avait seize ans et demi. Doña Maria avait presque le même âge.

Le 8 juillet 1545, à minuit, la princesse doña Maria mit au monde, après deux jours de douleurs, l'infortuné enfant, don Carlos, que la mort de sa mère semblait condamner au malheur qui marqua le commencement et la fin de sa vie. La princesse doña Maria n'avait, à sa mort, que dix-huit ans.

Pour pleurer ce malheur, Philippe II se retira à l'Abrojo, petit couvent, à deux lieues de Valladolid, près d'une propriété fermée, située sur les bords du fleuve, et où il allait quelquefois chasser. Le couvent est détruit aujourd'hui; ses terres sont vendues à des particuliers ; mais l'Abrojo était encore en 1868 une propriété des rois d'Espagne. C'est de ce mo-

nastère que Philippe II ordonna les préparatifs pour le baptême de son fils, qu'il désigna, comme parrain, don Alejo de Meneses, majordome de la princesse, et, comme marraine, sa première dame d'honneur.

Ce baptême eut lieu le 2 août 1545, dans l'église du Saint Rosaire de Valladolid. Siliceo, évêque de Carthagène, qui avait été déjà chargé de l'éducation de Philippe II, fut celui qui versa l'eau du baptême.

Philippe II n'avait été marié que deux ans avec la noble princesse doña Maria de Portugal dont il éprouva la perte avec le plus vif regret, selon toutes les apparences. Voilà pourquoi il fit le baptême de son enfant sans aucun éclat, sans la moindre ostentation, bien qu'il eût déjà ordonné des préparatifs pour de grandes fêtes.

L'enfance du jeune prince ne reçut pas les témoignages de douceur et de tendresse de son père austère, qui était continuellement absent d'Espagne. Celle qui éleva le jeune don Carlos, ce fut doña Jeanne, fille de Charles-Quint, régente du royaume, et, en l'absence du roi, D. Honorato Juan, un des philosophes les plus considérables de son temps et qui se fit plus tard religieux, fut chargé de son éducation. Philippe II avait signé sa nomination le 3 juillet 1554, avant son départ pour l'Angleterre, où il allait épouser Marie Tudor.

Alphonse d'Ulloa, dans sa vie de Charles-Quint, le cite comme un des hommes les plus illustres de l'Espagne, et Diego Garciano, dans sa préface à l'histoire de Thucydide, ajoute que c'était un homme

doué des plus grandes vertus, et d'une science des plus pures. C'était un excellent catholique et un grand philosophe.

Il existe en Espagne une coutume, quand il s'agit de la Maison Royale, qui consiste à nommer au prince qui vient de naître : grands majordomes, écuyers, gentilshommes, gouverneurs, médecins et maîtres de toute espèce. Aussi ce même jour, 3 juillet 1554, Philippe II nomma-t-il, outre le savant Honorato Juan, et comme si ce n'était pas assez, le frère Juan Muñatones, qui devait faire repasser le latin au prince ; Don Pedro de Castro, évêque de Salamanque, pour lui enseigner la théologie ; le docteur Escudero, le docteur Miguel Terza et D. Francisco Minciaca, pour lui apprendre les lois. Or, D. Carlos n'avait encore que neuf ans. Tant de savants ne devaient-ils pas le rendre fou !

Don Antonio de Rojas fut nommé surintendant de la maison, et remplacé, à sa mort, par D. Garcia de Tolède, frère du duc d'Albe, qui fut fait alors grand majordome et gouverneur.

Le second gouverneur fut D. Hernando Suarez, corregidor de Grenade, conseiller du roi ; Luis Quijada, fut nommé premier écuyer ; D. Diego de Acuña, D. Gomez de Sandoval, comte de Lerme, D. Rodrigo de Mendoza, reçurent le titre de gentilshommes de la chambre.

Francisco Osorio devient son aumônier et Ortega de Bribiesca, le chef de la garde-robe.

Entouré de tout ce personnel, quel prince ne de-

vrait-il pas devenir un savant? Quelles mauvaises habitudes pouvait prendre cet enfant, au milieu de tant de chevaliers, sans aucun doute les plus expérimentés et les plus vertueux de la Cour?

Dès sa jeunesse, le prince se montra paresseux pour les travaux de l'esprit, d'un caractère emporté, irascible, prodigue, brave et méprisant les bouffons.

On le taxe de cruauté, qualité qu'il put hériter de son père, et qu'il n'aurait, quoi qu'il eût fait, jamais égalé. Je ne m'arrête pas aux contes ridicules de la couleuvre, à laquelle il coupa la tête avec les dents, pour l'avoir mordu ; ni à la fable du lièvre auquel il coupa le cou, un jour qu'il était à la chasse, comme le rapporte Tiepolo. Ce sont là autant d'histoires qui ont pu parvenir, mal racontées, aux oreilles de cet écrivain. Le fait dont je m'occupe est très-sérieux, il mérite que tous les détails y soient traités avec gravité et par un examen des plus minutieux. J'éprouve cependant le besoin de répondre aux récits de Tiepolo et à ceux que ses narrations intéressent, par un conte des plus populaires en Espagne.

Dans la tour de l'*Or*, située sur les bords du Guadalquivir, un enfant jouait avec un petit corbeau. Sans y faire attention, il avala, en respirant, une des plumes de l'oiseau, ce qui provoqua une toux des plus violentes. Des passants accoururent aux cris de l'enfant; on appela un médecin pour extraire la plume, de peur d'étouffement. Une heure après, on racontait aux pieds de la Giralda de Séville, à une

distance de quelques mètres seulement, et au grand étonnement de tous ceux qui entendaient la nouvelle, que dans la tour de l'Or, un enfant avait avalé un corbeau. Cette histoire est, sans aucun doute du genre de celles de la couleuvre à laquelle le prince don Carlos coupa la tête avec les dents, de celles du lièvre qu'il décapita vivant. Ces faits seraient-ils certains qu'ils ne peuvent servir de preuve pour établir ce que deviendra plus tard un homme. J'ai connu des personnes qui, dans leur jeunesse, ont commis de plus grands actes de cruauté, et qui n'en sont pas moins devenus des modèles d'affection et de tendresse. Badoaro, ambassadeur de Venise, raconte, sur ce même sujet, que le prince brûlait les lièvres vivants et que d'un coup de dent, il enleva la tête à une couleuvre; et il raconte ces faits, sans être venu en Espagne et sur le rapport de ce qu'il a entendu dire, aux Pays-Bas, de la Cour de Philippe II. Quel crédit peut-on accorder à un homme, serait-ce un ambassadeur de Venise, qui parle, en Flandres, de ce qui se passait en Espagne (1). Le Vénitien Paolo Tiepolo dit qu'il mordait le sein des nourrices, et Badoaro renchérit plus tard, en ajoutant qu'il mordait les têtes des couleuvres.

En 1555, l'empereur Charles Quint disait à D. Antonio de Rojas : « Je suis heureux de savoir que mon petit-fils ne refuse pas l'étude et qu'il est si

(1) Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, p. 29.